



Book Review

“Back to basics. Les géographes à la reconquête du milieu?”

L. Matthey

Territorial Analysis Group, Fondation Braillard Architectes, Switzerland
Institute of Geography, University of Neuchâtel, Switzerland

Correspondence to: L. Matthey (aurent.matthey@braillard.ch)

Marot, S.: *L'Art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, Paris, Editions de la Villette, 142 pp., ISBN-13: 978-2-915456-58-5, €14.00, 2010.

Marot, S.: *Sub-urbanisme/sur-urbanisme. De Central Park à La Villette, Marnes, 1*, 301–353, 2011.

Fromonot, F.: *Manière de classer l'urbanisme, Criticat, 8*, 41–61, 2011.

L'exercice épistémologique mobilise souvent “*un regard en retour*”. L'observation d'autres pratiques scientifiques permet à la personne qui cherche de mieux comprendre, ce qu'est, dans sa propre discipline, dans le régime d'intelligibilité qui est le sien, une bonne explication, un juste modèle. La géographie peut ainsi tirer un certain avantage à la confrontation de ses savoirs et de son histoire au discours que les historiens et critiques de l'architecture tiennent sur leur discipline, singulièrement de son rapport au site et à la fabrique des territoires. C'est cet exercice que j'aimerais tenter en discutant trois publications ou rééditions récentes qui, issues des sciences de la ville, me semblent d'une singulière pertinence pour les sciences géographiques.

1 Une herméneutique de la mémoire

Le premier est la traduction d'un beau texte, paru pour la première fois en anglais en 1995, de Sébastien Marot: *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*. L'auteur, philosophe et critique d'architecture, y défend une approche des territoires en prise avec le site, qui ne soit pas une nouvelle architecture contextualiste mais une pratique qui révélerait la nature du lieu de l'intervention.

L'ouvrage, divisé en cinq parties (quatre chapitres, une coda), travaille ainsi à fonder théoriquement, puis méthodologiquement cette approche qui est d'abord celle d'une lecture herméneutique du sens de lieux. Une lecture apte à mobiliser “*les ascenseurs de la mémoire*” pour faire émerger les profondeurs du paysage (Marot parle de “*paysage vertical*”). L'auteur s'attache donc d'abord à montrer que l'espace a une mémoire, ensuite que cette mémoire est fragmentée, enkystée dans différents niveaux spatiaux, enfin qu'elle nécessite un art du diagnostic. Tant Yates, que Freud, Halbwachs, Debord, Smithson ou le travail de l'architecte-paysagiste genevois Descombes sont mobilisés ici.

Cet art du diagnostic qui résulte d'une anamnèse du site, d'une sensibilité au processus qui l'anime à titre d’“*organisme vivant*” est appelé, par Marot, “*sub-urbanisme*”. Ces principes subvertissant ceux de l'urbanisme moderne dans un attachement à “*la mémoire phénoménale*” (p. 128) des lieux, gage d'un “*ménagement du substrat territorial*” (p. 129) et d'une action urbaine apte à extrapoler un “*présent sans étoffe*” (p. 131).

Marot pose ici les jalons d'une pratique architecturale et urbanistique qui prend acte des nouveaux enjeux d'une discipline alors que “*le siècle n'est plus à l'extension des villes mais à l'approfondissement des territoires*” (p. 131).

2 Deux subversions

C'est ce même art de la mémoire qui irrigue, à un double niveau, le premier numéro de *Marnes*, publication à laquelle participe le même Sébastien Marot. D'abord parce que la ligne éditoriale de la revue, portée par l'École d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée, propose de

“rendre disponible et de présenter, en les traduisant au besoin, des documents, textes, projets ou essais” qui sont parfois anciens (par exemple, les textes “Pittoresque XXe siècle. Une réponse à l’émission de Basil Taylor” de Nikolaus Pevsner et “Le nouveau brutalisme” de Reyner Banham datent de 1954, respectivement 1955) sont susceptibles de féconder, aujourd’hui, la critique et la pédagogie (par exemple le texte “Être une colonne” de Luc Baboulet) de l’architecture. La revue fait ainsi le pari qu’une coupe verticale dans les savoirs de l’urbanisme doit permettre de mieux comprendre ce site métaphorique qui est le lieu des pratiques contemporaines des faiseurs de ville et de territoire. On trouvera donc dans ce premier numéro de cette nouvelle revue des contributions qui ont pour dénominateur un travail sur la mémoire d’une discipline et une volonté de ce confronter avec le lieu d’une intervention, de “marrer”, c’est-à-dire de remuer une terre épaisse, de suer au contact de la matérialité d’un site et d’un savoir engrammé.

Mais cet art de la mémoire irrigue ce premier numéro de *Marnes* à un autre niveau. Celui d’une contribution du même Sébastien Marot – “Sub-urbanisme/sur-urbanisme. De Central Park à La Vilette” – qui s’emploie à comparer dans une analytique symétrique “deux poétiques de projet” (p. 4) posées comme “alternatives aux routines de l’urbanisme” (p. 4). L’auteur y fait fonctionner son couple idéal-typique dans un système d’opposition qui permet de mieux saisir les implications à la fois théoriques et pratiques de ces “deux subversions strictement parallèles” (p. 301). La première consistant en une démarche de projet qui renverse le rapport du programme au site, alors que la seconde radicalise “l’urbanisme moderne” pour “inventer le site” dans une “analyse et [une] manipulation du programme” (p. 301).

Le texte de Marot permet donc d’affiner la compréhension du pôle opposé de cet art de la mémoire du site qu’est le sub-urbanisme. Pour ce faire, l’auteur s’attache notamment à une lecture critique de deux productions de Rem Koolhaas: un texte (la section qu’il consacre, dans *New York délire*, au Central Park de Olmsted) et un projet (celui de la proposition d’aménagement du parc de La Vilette à Paris que le bureau OMA que dirige Koolhaas) considérés comme des manifestes rétroactif, respectivement proactif du sur-urbanisme. L’exégèse faite par Marot s’attache donc à une archéologie du sur-urbanisme considéré comme une pratique qui doit permettre “d’exister dans un monde totalement fabriquée par l’homme, c’est-à-dire vivre à l’intérieur du fantasme” (pour reprendre les mots que Koolhaas emploie dans son analyse du projet de Central Park conçu et réalisé par Olmsted), “escamot[ant]” “nature et réalité” (p. 318). Le programme proposant une sorte de “tapis magique” qui se surimpose au tapis du monde hérité.

Deux subversions permettent ainsi d’organiser le champ des pratiques urbanistiques contemporaines, dessinant un continuum le long duquel s’organisent des postures qui sont tout autant des pratiques que des modes de connaissance; une

matrice qui permettrait de classer des arts de faire au regard de l’attention qu’ils portent au site.

3 Penser les pratiques intermédiaires et marginales

Un texte à la fois didactique et stimulant de François Fromonot (“Manières de classer l’urbanisme”) offre l’occasion d’affiner ce classement. Tiré du numéro 8/2011 de *Criticat* qui – autour d’interventions qui questionnent l’urbanisme (textes de Margaret Crawford, pp. 86–88; Rem Koolhaas, pp. 78–83), la notion de projet urbain (Philippe Genestier, pp. 84–86) ou la justice environnementale (Anne Whiston Spirn, pp. 88–91) – problématise la reconfiguration des savoirs et des pratiques de l’urbanisme entre la fin du XXe siècle et le début du XXIe siècle.

Le projet épistémologique de Fromonot s’inscrit explicitement dans la continuité de l’histoire des savoirs urbains réalisée par Choay dans les années 1960, qui identifiait alors trois types d’urbanisme – progressiste, culturaliste et naturaliste – donnant lieu à des formes spatiales différentes – grand ensemble, ville nouvelle, suburbia. Fromonot se propose pour sa part d’organiser les pratiques nées de la rupture des années 1990. Elle distingue d’abord trois grands courants. Le premier est celui d’un “urbanisme de programmation”, qui rejoint à certains égards le sur-urbanisme de Marot. Le deuxième renvoie à une “urbanisme de révélation” (sub-urbanisme de Marot) qui tend à “prendre appui sur les réalités et leurs manifestations[...] afin de se forger une éthique”. Le troisième correspond à ce qu’elle appelle un “urbanisme de composition” qui articule “site hérité et programmes à venir” par l’intermédiaire des plans masses. Ces types lui semblent néanmoins insuffisants à couvrir la diversité de pratiques des faiseurs de ville et de territoire au prise avec le site, si bien qu’elle esquisse un quatrième type, qui renvoie à un urbanisme de “révélation programmatique” (ou “urbanisme de situation”) ou site et programme réagissent l’un sur l’autre: la réalité du site se comprenant dans le projet. Selon Fromonot, il existe donc une relative diversité des façons de mettre en rapport site et programme, qui peuvent certes être organisées en types, mais qui nécessite une lecture non dogmatique des relations qu’entretiennent les faiseurs de ville et de territoires aux lieux sur lesquels ils sont appelés à intervenir.

Le travail de critique de Marot et les manières de classer l’urbanisme de Fromonot incitent donc à se soucier de ce qu’on appellera les postures (c’est-à-dire des répertoires de gestes, des modalités d’action et des modes de penser spécifiques et singuliers qui sont des indices d’une relation au lieu de l’intervention) développées par les projeteurs qui sont à l’origine d’une certaine forme de l’espace. Un terrain encore peu exploré par les géographes soucieux de comprendre la fabrique du paysage et des territoires apparaît ici: celui de l’analyse des rapports au site (producteurs de spatio-type) entretenus par des collectifs au travail (puisque la production

des territoires est une œuvre collective qui implique des bureaux d'architectes, des agences d'urbanisme, etc.). Et c'est là l'intérêt heuristique de ces lectures buissonnières en marge du terrain géographique stricto sensu.

Mais ces textes de critiques de l'architecture et de l'urbanisme conduisent incidemment le géographe francophone à réfléchir aux rapports qu'il entretient avec la géographie classique de l'école française – et c'est là l'intérêt épistémologique de ces lectures.

4 Vidal sors de ce corps!

Ces textes dessinent en effet les linéaments d'une science des territoires attentive aux états d'émergence, à la contingence des assemblages territoriaux, à la fragilité des agencements spatiaux qui sont tout autant des potentialités du lieu et du milieu (Labussiere, 2011). Il s'y esquisse une pratique bien plus hippocratique (Quesne, 1997) que prométhéenne, au sens où il s'agit de *faire résonner le lieu de l'intervention*, comme la médecine d'Hippocrate mettait en rapport le corps du patient et les caractéristiques du milieu. On y retrouve ainsi des analogies fortes avec une pensée qui est celle d'une des figures de la géographie classique française, malmenée au moment de l'avènement de la nouvelle géographie: Vidal De La Blache. Si bien que je suis tenté de réfléchir ici à la possibilité d'un néo-vidalisme qui n'est pas inintéressant au sens où il pourrait fonder de nouvelles approches théoriques du lieu, considéré comme un agencement d'acteurs, d'actants et de potentialités.

Sommairement, on pourrait définir le vitalisme comme un corps de doctrine qui travaille, à partir d'un double socle épistémologique – à savoir celui d'un vitalisme mâtiné d'un sensualisme empirique (au sens de Locke) et herméneutique – à une compréhension totalisante du monde habité (Da Costa Gomes, 2000). Cette doctrine est soucieuse des opportunités offertes par un milieu (ce que d'autres ont appelé rétrospectivement le "possibilisme vidalien") et porte un intérêt singulier aux techniques d'usages de ces opportunités (les genres de vie), qui structurent durablement une manière d'être ensemble et modèlent une aire géographique.

Par analogie avec le vitalisme classique, ce néo-vidalisme pourrait être défini comme un corps de doctrine caractérisé par: une pensée du lieu, une pensée du grand paysage et des paysages ordinaires (si l'on focalise sur les objets); une pensée du sensible, une pensée des potentialités, une pensée de l'émergence (si l'on se concentre sur les états). Une doctrine qui mobilise une analytique rétrospective (anamnèse des structures fondamentales de l'espace) et une analytique prospective (herméneutique du devenir). Une doctrine qui travaille à partir d'un modèle de l'homme assez proche de celui du sensualisme de Condillac, selon lequel les idées naissent, dans l'in situ du lieu, de la comparaison de sensations mémorisées que l'on compare à une nouvelle.

C'est précisément cette approche que préconise le sub-urbansime de Marot, mais aussi l'urbanisme de composition ou de situation que repère Fromonot. Et d'une certaine manière, c'est aussi une radicalisation des potentialités du milieu que suggère Koolhaas. Ce pourrait-il donc que les architectes et les urbanistes soient paradoxalement plus marqués par une lecture néo-vidalienne des territoires que ne le sont les géographes? Ils semblent en tout cas soucieux d'une juste et consciente articulation des acteurs et actants à l'origine d'un certain état du territoire dans une théorie spontanée de l'action.

References

- Da Costa Gomes, P. C.: Milieu et métaphysique: une interprétation de la pensée vidalienne, in: Milieu, colonisation et développement durable: perspectives géographiques, edited by: Berdoulay, V. and Soubeyran, O., Paris, L'Harmattan, 55–72, 2000.
- Labussiere, O.: Contingence et individualité géographique. Perspective géographique sur la Critique de la faculté de juger, Carnets de géographes, 1–16 [en ligne], 2011.
- Quesne, L.: L'hippocratisme comme matrice de la problématique environnementale, in: Les discours du géographe, edited by: Staszak, J.-F., Paris, L'Harmattan, 57–68, 1997.